

2.

James ne saute sur aucune mine. La végétation peu à peu s'éclaircit, et il traverse même un ou deux petits champs qui paraissent cultivés. Il s'attend presque à rencontrer des paysans, comme dans une campagne normale – communiste, mais normale. Mais ce sont des soldats qui lui tombent dessus, quatre bonshommes en uniforme grisâtre, complètement affolés, surgis d'on ne sait où – les premiers Nord-Coréens qu'il rencontre de sa vie. Les militaires le regardent avec des yeux exorbités, comme Donald Duck dans les dessins animés de son enfance. Pour eux aussi, la rencontre est une première.

Les quatre entourent l'énergumène venu du néant et l'immobilisent entre les canons de leurs fusils. Ils crient tous en même temps et semblent, dans leur énervement, sur le point d'appuyer sur la gâchette. Mais si l'un d'eux tire, à travers James il abattra son vis-à-vis, ce qui rassure l'Américain. Puis ils se calment, un peu, et font avancer leur prisonnier, le tenant toujours au bout de leurs fusils comme un serpent venimeux, jusqu'à un grillage en très mauvais état muni d'une porte. L'un des soldats entreprend de fourrager dans la serrure, sans grand résultat tant celle-ci est rouillée, et tant lui-même tremble de nervosité. Un autre, qui paraît le chef de la patrouille, bombarde James de phrases courtes, apparemment des questions. Sans doute pour le garder sous contrôle, comme un chasseur sans arme voulant amadouer un fauve. « En fait, c'est eux qui ont peur,

pas moi », pense James. Lui-même, dans une sorte d'au-delà de la peur, observe cette frénésie avec un inexplicable détachement.

Les soldats réussissent enfin à faire jouer la serrure. Ils entraînent leur prisonnier en courant vers un bâtiment de bois et le poussent dans une salle nue au sol de ciment, sans aucun meuble, pas même une chaise. Ils lui pressent les épaules pour le faire accroupir, sous la garde de deux d'entre eux, tandis que les deux autres, dont le chef présumé, s'élancent pour alerter leur hiérarchie.

James attend longtemps. Il voit le soleil décliner derrière la fenêtre grillagée recouverte d'une feuille de plastique lacérée. C'est alors seulement qu'il se demande comment gérer la situation qu'il a provoquée. Il se sent comme le spectateur d'un film dont il est l'acteur – un film intéressant, plein de suspense, et dont il est impossible de prévoir les prochains épisodes. Mais les molécules qui avaient pris possession de son cerveau, l'alcool, l'adrénaline, se dissipent en même temps que la lumière du jour, et l'incongruité de sa situation se dessine avec une terrifiante clarté. Pour occuper son esprit et le canaliser dans la direction opposée à celle de la panique qu'il sent sur le point de déferler, James entreprend, enfin, de réfléchir méthodiquement à la façon dont il doit présenter son affaire aux autorités qui finiront tôt ou tard par se manifester.

À vrai dire, ne pouvant raisonnablement prétendre qu'il s'est perdu, il ne dispose que d'une seule option : proclamer d'emblée qu'il a traversé la DMZ pour des raisons idéologiques, pour ne plus participer à une guerre injuste, et demander son transfert en URSS. Il lui semble que là-bas, ce sera déjà presque l'Europe, en tout cas, ce ne sera plus la Corée, ni l'Asie. Peut-être même, espère-t-il, pendant que les jeunes soldats l'examinent avec une sorte de fascination, pourra-t-il se faire envoyer dans un pays communiste au climat plaisant, Cuba par exemple.

Les deux gardes finissent par revenir, accompagnés de deux officiers en tenue grise, coiffés d'extravagantes casquettes semblables à des soucoupes volantes. L'un des officiers commence aussitôt à aboyer des questions en direction de James, jusqu'à ce que le second lui fasse signe d'arrêter. Une nouvelle paire d'officiers fait alors son apparition – ils vont toujours par deux, se dit James. L'un des nouveaux arrivants s'adresse à l'Américain dans un baragouin où celui-ci discerne, au bout de plusieurs longues secondes,

des bribes d'anglais. C'est un tout petit bonhomme qui paraît terrorisé. L'officier aboie désormais ses questions dans sa direction, chose plutôt comique ; et l'autre les répercute vers James, par petit tronçons, plus ou moins compréhensibles :

— Qui êtes-vous ?

— Première classe James Dresnock, Compagnie B, 36^e Régiment blindé, 2^e Brigade, 3^e Division blindée.

— Quel âge avez-vous ?

— 21 ans.

— D'où venez-vous ?

— De Camp Kayser.

— C'est où ?

— Un peu au nord d'Uncheon, juste sous la DMZ.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

James essaie de répondre question par question, avec clarté, en articulant comme à l'école primaire, pour montrer sa bonne volonté. En pure perte, car le pauvre traducteur n'a pas l'air de comprendre grand-chose à ce qu'il lui dit. James finit par répéter, de façon obsessionnelle :

— Je veux être remis aux Soviétiques. Je veux aller à Moscou. Moscou ! Moscou !

Il s'entend glapir, implorer, marteler « Moscou ! Soviet embassy ! Soviet embassy ! ». Soudain, sa vie, ou plutôt sa survie, lui importent à nouveau. « Même pas deux heures depuis ma fuite, se surprend-il à penser, et me voilà déjà à regretter Kayser, et à pleurnicher pour être envoyé à Moscou. Oui, à Moscou ! »

Le petit homme essaie de noter les réponses de James dans un carnet, transposées dans l'étrange alphabet coréen. Ça prend un temps fou, et l'officier s'impatiente. Il aboie encore plus fort, et l'interprète, si l'on peut donner ce titre au malheureux, répond d'une voix de plus en plus geignarde, sans même mettre James à contribution. Clairement, la situation devient ingérable, et la perplexité de l'Américain se mêle d'inquiétude. Il ne pourrait dire que les choses prennent un tour imprévu, car il n'a rien prévu – mais il commence à réaliser la complexité du problème que suscite son évasion, et comprend que son cas ne sera ni rapidement ni facilement réglé.

On reconduit James dans son baraquement, sous bonne garde ; on lui donne une petite cuvette en métal, pleine d'un liquide chaud et gluant qui sent le poisson, dans lequel nagent des grains de riz mal cuit et caillouteux, et des morceaux de cartilage. C'est infâme, mais James ne s'en soucie guère, car il a maintenant l'esprit accaparé par une nouvelle angoisse : et si, à Moscou, on l'échangeait contre un espion russe ? Il se retrouverait alors au point de départ, c'est-à-dire devant la cour martiale, mais pas pour une nuit illicite au bordel : pour désertion, haute trahison, et pour avoir pris le risque de déclencher la Troisième Guerre mondiale. La panique l'envahit peu à peu. Son esprit tout juste désembruni est désormais, la fatigue aidant, la proie d'une vision qu'il s'efforce en vain de chasser : lui, sur un pont, à Berlin ou ailleurs, poussé à la pointe d'un fusil soviétique vers les menottes des agents de la Police militaire américaine.

Avant le crépuscule, un véhicule s'approche du bâtiment – une de ces jeeps russes au capot pointu, avec une cabine bâchée, comme on en voit dans les films d'espionnage. Les gardes y font monter James, sans égards mais sans brutalité, et l'installent à l'arrière : deux hommes pour l'entourer, plus deux face à lui, pendant que les deux officiers grimpent à l'avant. La jeep pétarade longuement sur un mauvais chemin, puis commence à rouler sur une surface moins difficile – bonne piste ou mauvaise route. Comme la bâche est déchirée, James entrevoit des bribes du paysage : des rizières, parfois des files de paysans qui marchent le long de la route, pelle à l'épaule, sans jamais lever les yeux vers le véhicule ; d'énormes bœufs qui tirent des charrettes d'allure archaïque aux roues énormes ; et beaucoup, beaucoup de soldats. Que gardent-ils ? La route ou les paysans ? Pas une lumière dans l'obscurité qui s'épaissit, pas un véhicule sur la route, pas un tracteur dans les champs. Le spectacle est sinistre. « De l'autre côté les routes sont bien meilleures. Et les véhicules plus modernes. Et plus nombreux. Et il y a des villages avec de l'électricité... » Une formidable onde de regret submerge James – la première.

Au bout de deux heures – il fait maintenant nuit noire – il semble à James qu'ils arrivent dans une ville. Juste une impression, que n'a provoquée ni le ralentissement du trafic – il n'y en a pas –, ni aucun brouhaha urbain, car l'endroit est plongé dans le silence ; mais des lumières qui surgissent

de temps en temps, vraiment de temps en temps, laissent entrevoir des avenues aux trottoirs grouillants de marcheurs silencieux. Le spectacle de cette foule d'ombres avançant dans le noir complet tire soudain James de sa torpeur : serait-ce la capitale, Pyongyang, cette ville muette peuplée de zombies ? S'agit-il là du pendant communiste de la tumultueuse Séoul ? A-t-il quitté la lumière pour l'obscurité ?

Soudain la jeep traverse un pont métallique, en faisant un tel bruit que James le croit sur le point de s'effondrer. Une bombe américaine l'a certainement détruit dix ans auparavant et il n'a toujours pas été convenablement reconstruit. Nouvelle bouffée d'angoisse : les gens d'ici ont toutes les raisons de haïr l'Américain qu'il est, de vouloir se venger ; il s'est vraiment fourré en plein dans la gueule du loup – un loup blessé, affamé, enragé.

Après le pont, on devine la présence d'immeubles, mais des immeubles aux fenêtres sans lumière, ou plutôt ne laissant filtrer qu'une très vague lueur bleutée, comme celle des veilleuses dans les trains de nuit – le couvre-feu sans doute. On craint donc toujours un bombardement, ici. Mais ils atteignent peu après une grande place vide si brillamment éclairée que les gardes et James clignent des yeux ! Des banderoles entourent un immense portrait, évidemment celui du dictateur local, Kim Il-sung. Si les Nord-Coréens craignent les bombes, pourquoi plongent-ils leur capitale dans le noir en laissant son centre en pleine lumière ?

Le véhicule stoppe au pied d'un bâtiment fermant tout un côté de la place et James est prestement mené dans une sorte de cellule où on l'enferme, avec un nouveau bol de soupe gluante, un pichet d'eau, une grosse couverture et un mince matelas. Il ne touche pas à la soupe, préférant arranger son couchage et s'endormir au plus tôt, car le sommeil mettra un terme miséricordieux à ses spéculations, de plus en plus sombres et troublées. Demain, se force-t-il à penser, on le transférera à l'ambassade russe, où il ne pourra que gagner en confort.

Mais James est à peine enroulé dans sa couverture que les gardes réapparaissent avec un paquet de vêtements. Il doit se dévêtir devant eux de son uniforme : son blouson déchiré, son pantalon, sa chemise... Les gardes lui font signe de la main de continuer, continuer encore. Le premier tee-shirt,

le second tee-shirt, les chaussettes, les médailles d'identification, les papiers militaires... Il ne peut garder que son caleçon. Les gardes observent le spectacle avec avidité, surpris de constater qu'il est presque pareil à eux. Presque. Mais en enlevant son ultime tee-shirt, il dévoile sur son épaule droite le tatouage d'un drapeau américain, ce qui déclenche leurs moqueries. Puis, calmés, ils lui font revêtir un pantalon gris et une chemise grise, en matière étrange, une fibre synthétique de nature inconnue. Quant aux chaussures, de forme pratiquement rectangulaire, il lui faut longtemps pour décider si elles sont en cuir de très mauvaise qualité ou en carton très solide.